

De mémoire d'enfant

Margurite Andersen, *Le figuier sur le toit*, roman, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2008, 276 pages

Benoit Doyon-Gosselin

Number 143, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1468ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions L'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

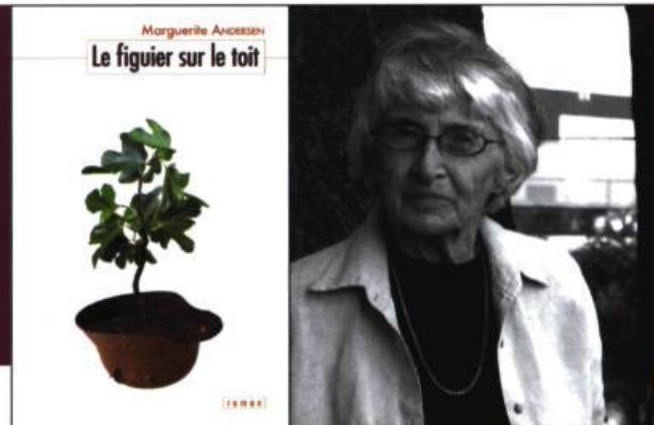
1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Doyon-Gosselin, B. (2009). Review of [De mémoire d'enfant / Margurite Andersen, *Le figuier sur le toit*, roman, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2008, 276 pages]. *Liaison*, (143), 55–55.

BENOÎT DOYON-GOSSELIN



Marguerite Andersen, *Le figuier sur le toit*, roman, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2008, 276 pages.

JE VENAIS DE SORTIR D'UNE REPRÉSENTATION du très beau film *The reader* lorsque je me suis plongé dans le dernier roman de Marguerite Andersen. De façon différente du film mettant en vedette Kate Winslet, *Le figuier sur le toit* traite du poids de la culpabilité et de la honte d'avoir porté l'uniforme nazi pendant l'enfance. Le roman met en scène Marguerite, une dame qui aura 84 ans prochainement. Bien que le narrateur ne soit pas un personnage de l'histoire et que jamais la dame ne parle d'elle-même à la première personne du singulier, il ne fait aucun doute que la Marguerite du roman est bien Marguerite Andersen. De plus, comme on trouve des notes en bas de page ainsi qu'une liste des ouvrages consultés, force est de constater que l'auteur du roman tient mordicus à l'exactitude des faits et incite par conséquent le lecteur à qualifier celui-ci de largement autobiographique.

Divisé en six parties de longueur inégale, le roman met l'accent sur le travail de mémoire du personnage principal. Ainsi, on trouve dans le texte plusieurs chapitres qui s'intitulent « Parenthèse » et servent à commenter le passé avec le recul des années. En réfléchissant à la vieillesse au début du roman, Marguerite, professeure à la retraite et écrivaine, annonce clairement son projet : « Je veux y voir clair, une fois pour toutes. J'irai visiter mes origines, examiner les actions de mes ancêtres, me laver, si nécessaire, non, me repentir de leur culpabilité si jamais il y a en a. La dire dans un livre » (p.30). La seconde partie est composée de très courts fragments relatant l'enfance du protagoniste principal. Ces bribes de souvenir font parfois sourire et parfois réfléchir ; c'est cependant dans la troisième partie du roman que la tentation

autobiographique devient plus problématique. On pouvait en effet jusque là se poser une question légitime au sujet du narrateur. Pourquoi Andersen ne parle-t-elle jamais d'elle-même au « je » ? Serait-ce pour se distancier des événements terribles qui se sont déroulés dans l'Allemagne nazie ?

Dans cette troisième partie donc, Marguerite tient le pari audacieux de relater la rencontre de ses parents, c'est-à-dire de parler d'une période dont elle a entendu parler, même si elle ne l'a évidemment pas vécue. En relisant les premières œuvres de fiction de son défunt père, le narrateur se demande « Quel est l'auteur qui ne mélange pas fiction et autobiographie ? » (p.139-140). Cette section nous permet de comprendre subjectivement comment une grande partie du peuple allemand (y compris un nombre effarant d'intellectuels, représentés par ici le grand-père maternel) a pu adhérer à la philosophie du régime d'Hitler et même la nourrir.

La quatrième partie du roman traite des « années désastreuses » de la guerre pendant lesquelles la famille de Marguerite sera dispersée en Allemagne et en Europe. Le narrateur reconnaît que comparativement à bon nombre de foyers, le sien a été passablement épargné des affres de l'époque, mais il n'en demeure pas moins que les événements relatés montrent à quel point le fait marquant du XX^e siècle a bouleversé la vie des hommes et des femmes sans égard à leur nationalité. Par la suite, les deux dernières parties, succinctes, servent d'épilogue en évoquant le destin de la famille Bonher. Mais au-delà de sa famille, Marguerite propose une dernière réflexion sur la mort qui l'attend, plus qu'elle ne l'attend.

Le style d'écriture d'Andersen s'avère des plus limpides. En fait, à part la seconde partie qui comprend quelques envolées plus poétiques, l'ensemble du texte est sobre sans tomber dans une didactique qui n'aurait pas sa place. Le souci de la vérité surpasse en ce sens la liberté de l'univers romanesque. En refermant le livre, on finit par comprendre que ce roman mémoriel s'adresse autant aux chercheurs universitaires qu'aux étudiants de niveau secondaire. Avec ce dernier roman, il faut espérer que Marguerite Andersen obtienne le Prix Trillium qu'elle n'a, étonnamment, jamais remporté.

Peut-être en raison de l'enseignement teinté de machisme qui a sévi en littérature pendant des siècles, on s'accorde encore de nos jours pour dire que les trois écrivains franco-ontariens essentiels à lire demeurent Patrice Desbiens, Jean Marc Dalpé et Daniel Poliquin. Certes, l'œuvre respective de ces trois auteurs mérite notre attention, mais j'estime que Marguerite Andersen, la grande dame de 84 ans, s'est taillé une place de choix parmi les écrivains importants de l'Ontario français. *Le figuier sur le toit* est la manifestation la plus récente de son talent. Après avoir terminé la lecture de cette œuvre, il faut absolument lire ou relire *De mémoire de femme*, le premier roman de l'auteure, qui forme un diptyque avec le dernier roman en proposant la même part d'autofiction. ||

Benoît Doyon-Gosselin est professeur adjoint au département des littératures de l'Université Laval. Spécialiste des littératures francophones du Canada, il a publié dans Les Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, Voix et images, Port-Acadie et dans de nombreux collectifs.